

Lacan conclut au non-lieu

Pour les trente ans de sa mort, publication du séminaire sur le rapport sexuel

Par ERIC AESCHIM

«*Il n'y a pas de rapport sexuel*» fut le leitmotiv mystérieux de Jacques Lacan au début des années 70. C'était le temps de la libération sexuelle et Lacan n'était pas mécontent de la stupeur provoquée par son énoncé : «*Ça paraît comme ça un peu zinzin, un peu effloupi. Il suffirait de baiser un bon coup pour me démontrer le contraire.*» Aujourd'hui, alors que la libération est devenue excitation et même addiction, la formule était une mise en garde préventive : faire de la jouissance la solution de tous nos problèmes, c'est se vouer à la déception perpétuelle.

Lacan est mort en septembre 1981. Pour le trentième anniversaire de sa disparition, les éditions du Seuil publient le séminaire de l'année 1971-1972 (au titre caricaturalement lacanien : *ou pire*), un opuscule reprenant deux conférences données cette année-là à l'hôpital Sainte-Anne, et un essai d'Elisabeth Roudinesco, historienne de la psychanalyse et auteur de la biographie de référence de Lacan. Trois façons de revenir, ou de venir, à une œuvre dont la difficulté reflète surtout la folle ambition : mettre à nu les pulsions telles qu'elles habitent le monde moderne.

...*ou pire* parle de la jouissance. En soi, la jouissance sexuelle n'est pas grand-chose : «*C'est une production locale, accidentelle, organique, et très exactement centrée sur ce qu'il en est de l'organe mâle, ce qui est particulièrement grotesque.*» La jouissance relève du réel, catégorie qui, chez Lacan, s'oppose au symbolique, c'est-à-dire au langage. Entre le langage et la jouissance s'établit un lien dialectique. D'une part, le langage apparaît pour combler le vide laissé par la jouissance (ce qui donne chez Lacan : «*la détumescence chez le mâle a engendré cet appel de type spécial qu'est le langage articulé*»). D'autre part, la jouissance est ce vers quoi le langage ne cesse de tendre, par l'enchaînement des signifiants, tous orientés vers le «*signifiant-mâitre*» qu'est le phallus (synonyme de jouissance). Pas de jouissance sans langage (l'animal ne jouit pas), pas de langage sans jouissance.

Castration. Ceci posé, qu'en est-il du rapport entre hommes et femmes ?

C'est par le langage, et par lui seulement, que s'opère la sexuation chez l'homme. Certes, il existe une différence anatomique, une «*petite différence*», dont les parents s'ébaubissent devant leur rejeton : «*Oh, le vrai petit bonhomme !*» Ce sont les mots des parents qui distinguent comme garçon ou fille ; mais le langage faisant paire avec la jouissance, c'est en fait le rapport à cette dernière qui nous fera homme ou femme.

Pour l'homme, la jouissance advient par la castration : l'acceptation de la loi du père et l'interdiction de l'inceste permettent à l'enfant de désirer d'autres femmes que sa mère. Tous castrés, ceci est une règle absolue. A une exception près : pour que le langage fonctionne et continue d'être relié au signifiant-maître, il faut qu'une place soit réservée à au moins une figure à la puissance illimitée - dans *Totem et Tabou*, Freud l'appelait le Père primitif : ce peut être aussi Dieu, le phallus, le maître... En tout cas, pas de jouissance masculine sans cet «*au-moins-un*» qui n'a pas été châtré.

Symboles. La femme est elle aussi sexuée par le langage : comme l'homme, elle vit sous l'emprise du signifiant-maître, du «*au-moins-un*». Mais, «*pour des raisons évidentes*», elle n'est pas castrée et n'est donc pas toute entière sous la coupe du phallus, elle n'est «*pas-tout*» : «*Elle recèle une autre jouissance que la jouissance phallique, la jouissance féminine proprement dite, qui n'en dépend nullement.*»

D'un côté, donc, le «*au-moins-un*» ; de l'autre, le «*pas-tout*». Comment un *rapport*, au sens mathématique, pourrait-il s'établir entre deux types d'existence si différents ? Dans l'acte sexuel, on entre moins en *rapport* avec son partenaire qu'avec la jouissance elle-même. Voilà pourquoi il n'y a pas de *rapport* sexuel.

Rapport sexuel, *rapport* mathématique : le jeu de mots peut être vu comme une acrobatie un peu vaine. Tout comme les équations et schémas qui illustrent le séminaire. Mais ce que tente Lacan, c'est de trouver la formule logique de la jouissance humaine. «*Le réel dont je parle est absolument inapprochable, sauf par une voie mathématique*», dit-il. Cette même année, il introduit le terme «*mathème*» et évoque pour la première fois les fameux «*nœuds borroméens*» qui occuperont la fin de sa vie. Pour étayer ce tournant formaliste, il s'appuie non seulement sur Aristote, mais aussi sur les logiciens modernes tels Frege, Gödel, Russell, Wittgenstein. Ironie de l'histoire : c'est des mêmes que se revendique la philosophie américaine dite «*analytique*», laquelle n'a pas de mots assez forts aujourd'hui pour dénoncer en Lacan l'exemple type de la *French theory* faite d'approximations et de métaphores fumeuses.

A quoi bon ces symboles mathématiques, alors ? Peut-être à se déprendre des effets du langage qui s'intercalent entre le réel (ici : le sexe) et nous. Et à formuler quelques vérités que ne renieraient pas les *gender studies* aujourd'hui : «*S'il y avait chez l'homme [...] une jouissance spécifiée de la polarité sexuelle, ça se saurait.*» Les normes sexuelles ne sont pas naturelles et la meilleure preuve en est que «*les homos, ça bande bien mieux, et plus souvent, et plus ferme*». De même Lacan moque-t-il la prétendue passivité féminine : «*L'homme, il se les roule, et la femme, elle moud, elle broie, elle coud, elle fait les courses, et puis [...] elle trouve encore le moyen de tortiller du derrière après - je parle d'une danse, bien sûr - pour la satisfaction jubilatoire du type qui est là. Alors, pour ce qu'il en est de l'actif et du passif, permettez-moi...*»

Artifice. Dans *Lacan, envers et contre tout*, Elisabeth Roudinesco brosse le portrait d'un penseur hanté par le déclin de l'autorité paternelle dans la société européenne, refusant à la fois la restauration du père en chef autoritaire et l'abolition hédoniste de la famille. A l'orée du règne de l'excitation visuelle, Lacan nous avertissait : le «discours du maître» est un artifice nécessaire (un «*semblant*»), mais gare à celui qui le prend au pied de la lettre. C'est quand l'homme se croit tout-puissant, quand il croit que la femme ne jouit que du phallus, que survient la catastrophe. Pensons à un épisode récent de l'actualité où il fut question d'un maître du monde et d'une femme au travail : là plus qu'ailleurs, l'illusion était de croire qu'un *rapport sexuel était possible*.